

Stéphen ROSTAIN et Yannick LE ROUX

archéologie

Fonds Documentaire ORSTOM



010012695

ation
guyanaise

la documentation
guyanaise



saga

ERRATA

Deux photographies se sont glissées par erreur dans la plaquette à la place de celles prévues. Nous vous prions de bien vouloir nous en excuser :

Page 7, figure 3, lire : Visage anthropomorphe (appliqué et peint) sur une urne funéraire de type Aristé, découverte dans une grotte de la Montagne Bruyère, dans la baie d'Oyapock (coll° A.G.A.E). Hauteur de la poterie : 41 cm. (Photo J. Barbaste).

Page 9, figure 6, lire : Hache à encoches emmanchée à l'aide de résines et de liens aujourd'hui disparus. Le manche est sculpté en figure anthropomorphe. Découverte à Saut Tourépé sur l'Approuague (coll° A.R.A.). (Photo A. Cornette).

archéologie

par

Stéphen Rostain

et

Yannick Le Roux

Remerciements :

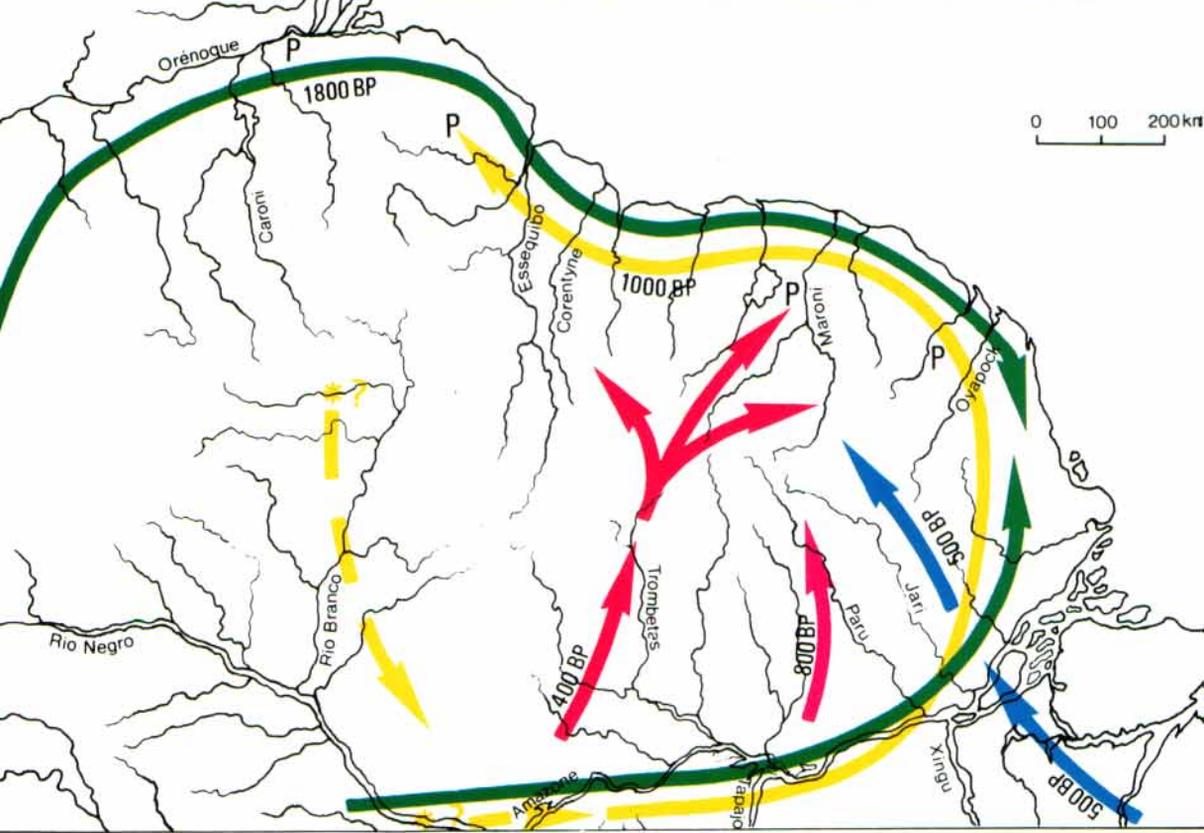
- A tous ceux qui nous ont permis l'accès à leurs documents ou à leurs collections, ainsi qu'aux photographes grâce auxquels certaines pièces peuvent ici être présentées.
- Au centre ORSTOM de Cayenne qui nous a ouvert ses portes.
- A Nicole Mounier, Martine Perrier et Catherine Reynaud pour leur aide précieuse.

saga

Fonds Documentaire ORSTOM

Cote : Bx12695 Ex 1

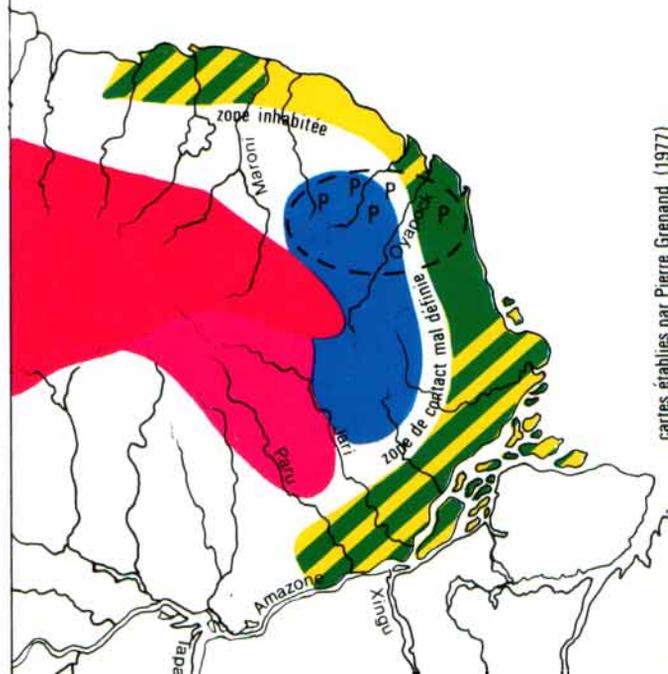
MIGRATIONS ANCIENNES DES AMERINDIENS



- P PALÉO-INDIENS (3000 À 2000 BP) ↑
- ➔ Arawak (1800 BP)
- ➔ Karib (1000 BP)
- ➔ Origine et itinéraire possible des Karib
- ➔ Proto-Wayana (800 BP)
- ➔ Proto-Tirio (400 BP)
- ➔ Tupi (500 BP)
- BP *Before present* : datation par rapport à nos jours

- P - - - GROUPES PALÉO-INDIENS SURVIVANTS
- Arawak
- Proto-Galibi
- Proto-Wayana (Karib)
- Proto-Tirio
- Proto-Emerillon (Tupi)
- Zone de peuplement mixte (Arawak et Proto-Galibi)

GRANDS GROUPES AMERINDIENS AUX XVe - XVIe SIECLES



LA RECHERCHE ARCHEOLOGIQUE EN GUYANE FRANCAISE

L'archéologie est une science qui se propose d'étudier les cultures humaines à travers leurs vestiges matériels. Ce n'est pas une science indépendante. Elle demeure étroitement liée à différentes sciences, humaines ou autres. Elle ne peut donc guère être conçue que dans un cadre pluridisciplinaire.

L'étude archéologique d'un site emprunte la démarche scientifique ordinaire :

- Des recherches préliminaires permettent de regrouper la documentation sur le sujet.
- Le travail de terrain, ensuite, s'adaptera à chacun des cas (ramassage de surface, fouille étendue ou limitée, etc.)
- L'étude du matériel récolté est souvent la plus longue phase du travail.
- La rédaction enfin, pour la diffusion sous toutes ses formes des résultats, est l'aboutissement de la recherche.

1. Une discipline récente en Guyane

Si l'on trouve quelques allusions à des trouvailles « d'antiquités » dans des documents anciens, les premières reconnaissances archéologiques dignes de ce nom sont dues à François Geay, qui découvrit plusieurs sites sur le littoral au début du siècle. Puis, en 1946, Henry et Paule Reichlen réalisèrent une première étude sur les vestiges amérindiens de Guyane : ils y décrivent des roches gravées, des rochers à polissoirs, et proposent une typologie des outils en pierre. Six ans plus tard, Emile Abonnenc publie une carte archéologique détaillée où sont localisés 120 sites. En 1968, Jean Hurault décrivait la roche gravée de la crique Marouini et plusieurs assemblages de pierres découverts dans le Massif du Mitaraka.

Malgré ces travaux, il faudra attendre 1972 pour assister à la première fouille archéologique en Guyane française, sur le site de Pointe Gravier. Elle coïncide avec la création officielle de la Circonscription Archéologique de Guyane.

A partir de 1972, des prospections et des fouilles archéologiques auront lieu régulièrement sur le territoire.

L'Association Guyanaise d'Archéologie et d'Ethnographie est créée en 1979, cependant que des fouilles sont également effectuées par des particuliers. En 1984, un archéologue est engagé pour encadrer une partie de ces travaux.

L'Atelier de Recherche Archéologique, puis l'Association Rouranaise d'Ethnographie et d'Archéologie naissent en 1987. La Direction des Antiquités aide à charpenter les travaux archéologiques.

2. Un sol archéologique riche mais difficile

Le milieu tropical humide pose certains problèmes à l'archéologue : l'épaisse couche de végétation rend difficile l'accès et le travail sur un site. En outre, il est la cause d'une destruction rapide des vestiges et de la pauvreté des stratigraphies*.

Les traces d'habitat amérindien sont diverses : la présence de mobilier (poteries, outils en pierre...) atteste généralement une occupation humaine. Aucun vestige de carbets* en bois et en feuilles n'a encore été retrouvé, et il semble peu probable qu'il soit possible de repérer des trous de poteaux.

Des abris sous roche et des grottes funéraires ont été fouillés dans la baie d'Oyapock (Monts de l'Observatoire et Montagne Bruyère). Les « montagnes couronnées » sont des collines entourées d'un fossé et d'un talus, attestant la clôture du village par un système défensif et donc peut-être une activité guerrière. Ces enceintes fortifiées ont été mises en évidence dans la région de Dorlin, à la crique Inipi, près de la rivière Courouaïe et sur la Montagne des Pères.



Les traces d'habitations coloniales se résument souvent à des accumulations de tessons, à des soubassements de pierres non dégrossies, voire à quelques fragments de murs, et à des installations industrielles (machines à vapeur, cuves...)

La pauvreté des stratigraphies rend pratiquement impossible la détermination de phases d'occupation par le biais de la chronologie relative. En effet, la couche archéologique entre l'humus et le sol stérile en latérite est souvent très fine (20 centimètres d'épaisseur en moyenne) et les vestiges de toutes les époques s'y retrouvent mélangés en raison du brassage perpétuel du sol (racines traçantes, abattis*...) Il n'y a guère que sur les cordons sablonneux et les bancs de vase du littoral que l'on peut espérer découvrir des strates, et donc définir la chronologie d'un site. Le problème se trouve accru en archéologie amérindienne. Pierre Grenand a montré que, dans l'intérieur du pays, l'épuisement de l'aire d'approvisionnement, évaluée à une demie journée de marche du village, entraînait le déplacement de l'habitat. Cette mobilité et cette courte durée d'occupation des installations amérindiennes laissent des niveaux archéologiques peu épais.

L'ARCHEOLOGIE AMERINDIENNE

Jusqu'à présent, on a retrouvé en Guyane des vestiges matériels amérindiens de trois types :

- Terre cuite (la céramique est très fréquente).
- Pierre (outils, polissoirs, roches gravées et assemblages de pierres).
- Débris organiques tels que coquillages, fragments d'os ou de bois (beaucoup plus rare).

1. Des formes et des décors céramiques variés

La céramique est souvent considérée comme le marqueur privilégié de la datation relative archéologique, car elle peut faire apparaître des séquences qui serviront de point d'appui au travail. Son étude technique et technologique nous ouvre aux activités du groupe humain concerné, à son iconographie, à sa symbolique.

La technique du tour n'existe pas en Amérique et les potières pratiquent le montage au colombin. Le montage par plaques juxtaposées a, semble-t-il, également été utilisé. Ces deux techniques sont assez faciles à identifier car les cassures se produisent souvent le long des jonctions. Ignorant le four, les potières cuisaient leurs poteries en les plaçant à côté d'un feu de bois ou, pour les plus grosses pièces, à l'intérieur d'un échafaudage de branchages qu'elles enflammaient.

La découverte de poteries entières demeure exceptionnelle à cause des mauvaises conditions de conservation en plein air. On connaît une centaine de céramiques complètes trouvées dans des lieux privilégiés : grottes (montagne Bruyère et Monts de l'Observatoire), lit des rivières et vases du bord de mer. C'est pour cette raison que les études portant sur des typologies de céramiques sont principalement fondées sur des ensembles de tessons, ramassés sur plus de 70 sites.

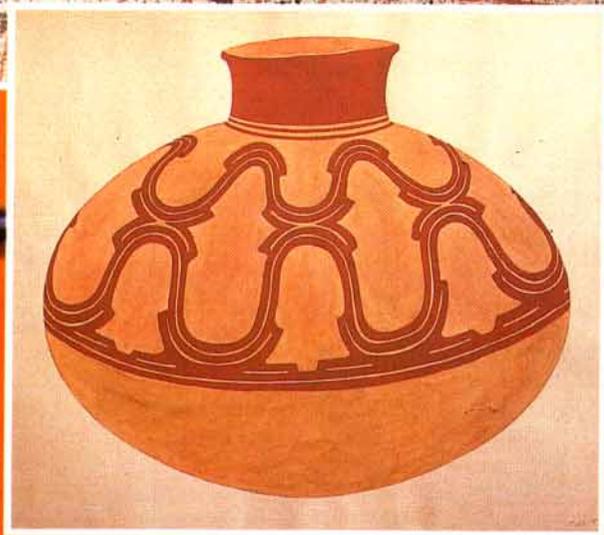
Aucune phase céramique n'a été définie en Guyane française. En revanche, des comparaisons ont pu être faites avec des poteries découvertes dans les pays voisins.

Le style Koriabo est caractérisé par un décor d'incisions larges sur le bord et la panse, ou fines



1. Grotte à Ouanary, Monts de l'Observatoire. Dans cette grotte, on a trouvé du mobilier funéraire amérindien. (Photo J.J. de Granville).

2. Chantier d'archéologie industrielle : l'habitation Vidal à Rémire, sucrerie du XIX^e s. fouillée de 1984 à 1988. (Photo Y. Le Roux).



en spirales, et par des motifs appliqués zoomorphes, anthropomorphes ou encore en « grain de café ». L'inspiration des décorations est fréquemment d'ordre fantastique. La phase Koriabo a été définie pour la première fois au Guyana par B. Meggers et C. Evans sur un site de la rivière Barima.

On associe cette phase à la migration karib, vers 1200 après J.-C. Inexistants au Vénézuéla et au sud du Guyana, les sites Koriabo s'étendent plutôt vers l'est du plateau des Guyanes, c'est-à-dire surtout au Surinam où ils sont très nombreux et bien datés, et en Guyane française (Kormontibo, crique Inipi, Approuague, Pointe Gravier, Montagne Bruyère).

La phase Aristé, également déterminée par B. Meggers et C. Evans, se serait développée chez les populations de langue arawak, sur le territoire de l'Amapa, du XV^e au XVII^e siècle. En Guyane, ce style a été reconnu dans les grottes du bas Oyapock et semblerait remonter aux alentours de la phase de contact avec les Européens.

Plusieurs urnes funéraires ont été retrouvées dans les sites de Trou Reliquaire, Trou Biche, Trou Agae et Trou Coq de Roche. Elles attestent la pratique de l'enterrement secondaire : le corps du défunt était brûlé et les cendres mises dans une urne, elle-même déposée dans une grotte ou enterrée. Le style funéraire Aristé se caractérise par un décor peint polychrome (rouge, orange, brun ou noir sur un fond blanc), des dessins géométriques et des motifs anthropomorphes appliqués, comme les yeux, la bouche, le nez et les oreilles, ainsi que parfois les bras, les pieds, les tétons et le nombril. La plupart des urnes de la baie d'Oyapock étaient accompagnées d'un couvercle peint de motifs en forme de haricots.

Récemment, Alain Cornette (1985) a affiné la classification céramique de Jean-François Turenne (1977) à l'aide d'un échantillonnage plus large. Il définit trois styles majeurs (Pointe Gravier, Kormontibo et bas Oyapock) et six styles mineurs (Montjoly, Rémire, Iracoubo, Matarony, Trou Agae et crique Jacques) parmi lesquels il constate la prédominance de l'incision et de la peinture dans les décors de poteries.

2. Outils en pierre

Les Amérindiens des Guyanes ne connaissaient pas la métallurgie et ils utilisaient des outils en bois, en os, en dent et en pierre, mais les trois premiers matériaux ne nous sont parvenus qu'exceptionnellement.

Pour fabriquer les outils de pierre, on taillait puis on polissait des galets, selon une forme particulière sans doute adaptée à une fonction précise. La rareté des pierres taillées par rapport à celles qui sont polies pourrait faire supposer un peuplement relativement tardif du pays, bien que ceci reste à vérifier.

Parmi les 400 outils en pierre actuellement répertoriés, on distingue les instruments à percussion tranchante (haches, herminettes) de ceux à percussion écrasante (percuteurs, broyeurs, pilons, molettes). L'absence d'observation des tranchants au microscope rend difficile la distinction entre les herminettes et les haches. On ne peut se fonder que sur la morphologie des tranchants, méthode assez approximative.

Les haches sont presque toutes à tranchant unique. On les divise en trois types morphologiques principaux : les haches simples, les haches à oreilles et les haches à encoches.

Il semble que la plupart du temps, ces haches étaient fixées dans un manche en bois. Une cavité était creusée dans une grosse branche, où venait se placer la pierre. Elle était maintenue avec du latex, puis le manche était taillé à la forme désirée.

Deux haches emmanchées de cette façon, dont l'une avec son manche entier, ont été



3. Visage anthropomorphe (décors incisés et appliqués) sur un pot de style Koriabo, découvert par un chercheur d'or en amont du Saut Tourépé (Approuague). Hauteur de la poterie : 16,7 cm. (Photo J. Barbaste).

4. Perles de traite (rassade en verre coloré), trouvées lors des fouilles de l'habitation Poulain, provenant de Bohême ou de Venise. (Photo SAGA).

5. Urne polychrome de la région de Ouanary, phase Aristé. (Aquarelle de N. Steiner et H. Reichlen, Coll. Geay, Musée de l'Homme).



découvertes en 1984 au Saut Mapaou sur l'Approuague.

Un second type d'emmanchement était possible : des liens végétaux étaient passés dans les encoches, retenant ainsi la pierre à une tige de bois. La gorge du talon, ou deux baguettes, bloquait la lame, et une gangue de latex et de terre renforçait l'ensemble. Un fourreau de vannerie pouvait décorer le manche.

Ces haches étaient utilisées pour la construction de grandes pirogues (une des activités les plus longues et les plus fastidieuses), pour l'abattage des arbustes et du sous-bois avant l'abattis (les gros arbres étaient brûlés). Elles étaient sans doute aussi indispensables dans la forêt qu'un sabre actuellement. Elles ont eu parfois, de par leur importance économique, un rôle plus symbolique (amulette, signe hiérarchique ou religieux).

Certaines formes de lames paraissent typiquement amazoniennes et sont bien représentées dans les Guyanes, mais on retrouve également quelques types caractéristiques des Antilles. Le rôle carrefour de la Guyane entre les deux aires culturelles est donc relativement bien attesté par les haches en pierre.

Les outils à percussion écrasante avaient probablement un rôle domestique. La fonction de certains instruments, comme les boules en pierre, n'a pu être encore réellement définie.

3. Les ateliers de polissage

Les vestiges de la technique de polissage des outils en pierre nous sont parvenus sous forme de traces d'usure sur certains rochers.

Une fois la pierre dégrossie, elle était polie sur un rocher à l'aide de sable humecté faisant office d'abrasif.

Un homme entraîné devait mettre moins d'une journée à polir une hache. La nécessité d'avoir de l'eau et du sable explique la localisation des polissoirs, dont certains peuvent se trouver conjointement sur le même rocher : on distingue les cupules simples, les cupules à protubérances, les « fuseaux », les « coques de bateau », les « amandes » et les polissoirs mixtes (par exemple des « fuseaux » à l'intérieur de « coques de bateaux »).

4. Les gravures sur pierre

Les Amérindiens ont aussi exprimé leur talent par la gravure sur pierre. Les pétroglyphes sont des dessins en creux, plus ou moins profonds, gravés sur un rocher par piquetage à l'aide d'un percuteur en pierre dure. Bien qu'une douzaine de roches gravées aient été signalées jusqu'à présent en Guyane française, seules six d'entre elles sont bien connues.

Au début du siècle, François Geay découvrait deux groupes de roches gravées au sud de la Montagne du Mahury. Le premier ensemble, situé en bordure de la crique Pavée, est un rocher fendu en deux sur lequel sont représentés quatre corps, dont un en losange et les trois autres fusiformes, avec quatre pattes repliées. On peut également voir des lignes droites, des spirales.

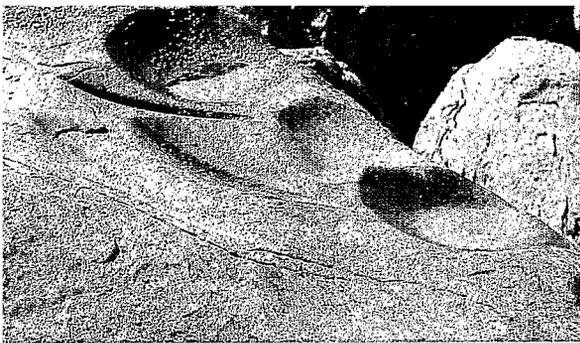
Sur le second rocher, placé sur l'ancienne habitation Pascaud, on aperçoit clairement un serpent en position d'attaque, qui pourrait être un « grage » (crotalidé). On y distingue également l'empreinte d'une patte de jaguar, un début de corps fusiforme et un croissant.

Sur le sommet de la Montagne Favard, près de Kaw, plusieurs gravures sont entremêlées sur une roche. On discerne un personnage, deux serpents, dont l'un ressemble à celui de Pascaud, et deux dessins serpentiformes parmi des figures non déchiffrables.

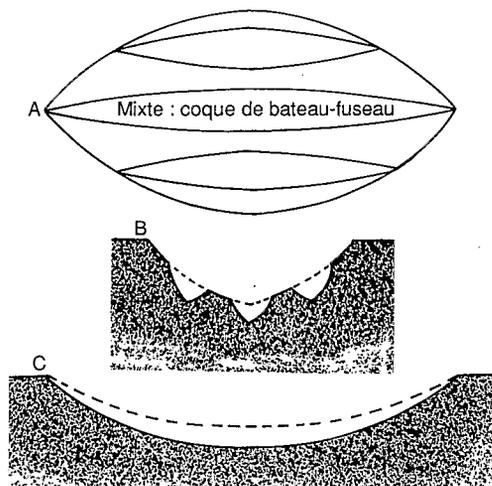
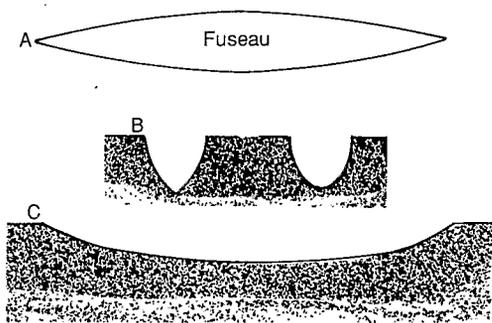
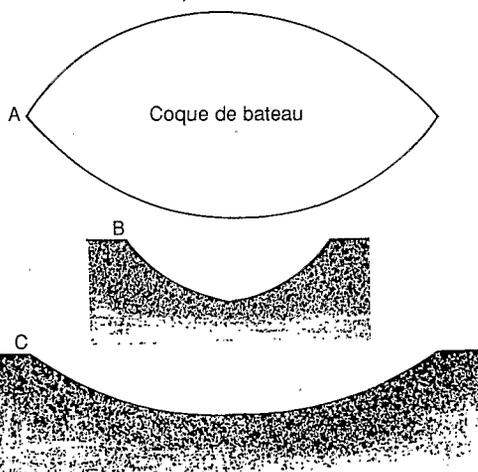
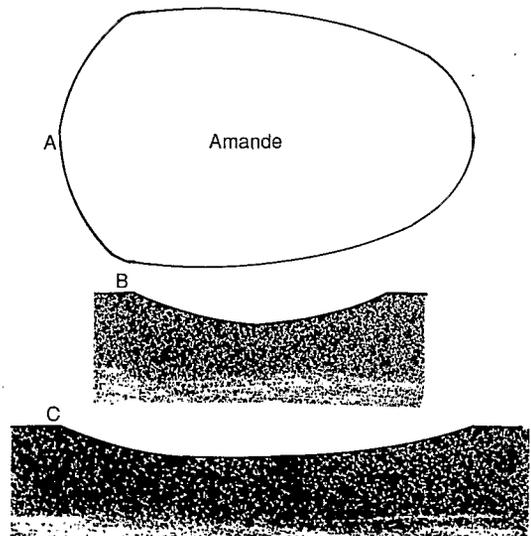
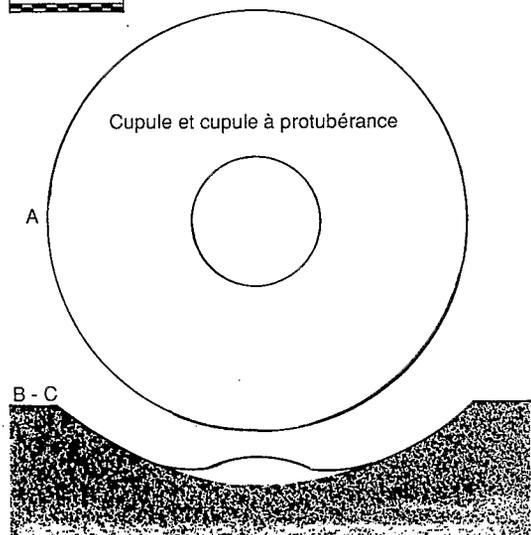


6. Hache Akurio emmanchée, échangée par A. Cognat à Antecume Pata dans la région du haut Maroni. (Photo J. Sauvanet).

7. Différents types de haches provenant du fleuve Approuague. (Photo SAGA).



0 10 cm



Deux roches gravées, distantes l'une de l'autre de trois kilomètres, ont également été repérées dans la crique Inipi, à l'est de Camopi. Sur le premier site, la Roche Ecrite est gravée de figure anthropomorphes ou zoomorphes (batraciens, raie, oiseau...) et de motifs abstraits en croix ou rayonnants. Plusieurs polissoirs se trouvent sur le sommet de la roche.

La Roche Marquée, en amont de la précédente, présente cinq figures anthropomorphes, zoomorphes ou non figuratives.

Enfin Jean Hurault a étudié 24 gravures ornant une grande boule de granit sur la crique Marouini, dans le sud du pays. On peut y reconnaître des hommes, des singes, des oiseaux, des poissons, ainsi que des motifs qui ne sont pas interprétés.

D'autres roches gravées sont signalées mais mal repérées : Hartt en a dessiné une en 1871, située dans la Montagne d'Argent, mais elle n'a jamais été retrouvée. Celle de la crique Malmanoury a été détruite lors de la construction d'une route. Un chasseur de papillons en a reproduit une, localisée sur le Kourou. Des gravures ont été vues sur un rocher près de la crique Alikéné (affluent de la crique Inipi). D'autres restent probablement à découvrir.

La fonction précise de ces roches gravées n'étant pas connue, on ne peut que supposer qu'elles ont pu être des lieux de culte ou de cérémonies particulières. Quoiqu'il en soit, les motifs zoomorphes, notamment le batracien et le serpent, sont particulièrement fréquents, ainsi que les dessins abstraits qui laissent supposer une symbolique déjà élaborée.

5. Les assemblages de pierres

Des pierres plates cassées formant des dessins à même le sol ont été repérées dans le massif du Mitaraka à 600 mètres d'altitude. Ces assemblages de pierres de 1,50 à 5 mètres de long représentent des hommes, des lézards, un serpent et une tortue. Les figures sont enfermées dans une enceinte ovoïde faite de pierres, de 200 mètres de diamètre environ.

D'après la repousse de la végétation et l'érosion des roches, Jean Hurault estimait que ces assemblages remontaient approximativement au XVIII^e siècle de notre ère, époque où de nombreux Wayana occupaient la région. Il suggérait également que ces figures pouvaient être une forme abâtardie des pétroglyphes, notamment ceux de la crique Marouini, vestiges plus anciens.

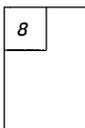
Des résultats encourageants

Bien que l'archéologie amérindienne soit une science jeune en Guyane française, les résultats déjà obtenus sont intéressants et incitent à poursuivre les recherches. Les travaux des ethnohistoriens éclairent de nombreux points restés jusqu'alors obscurs à l'archéologue.

1. Diversité des populations amérindiennes de Guyane française

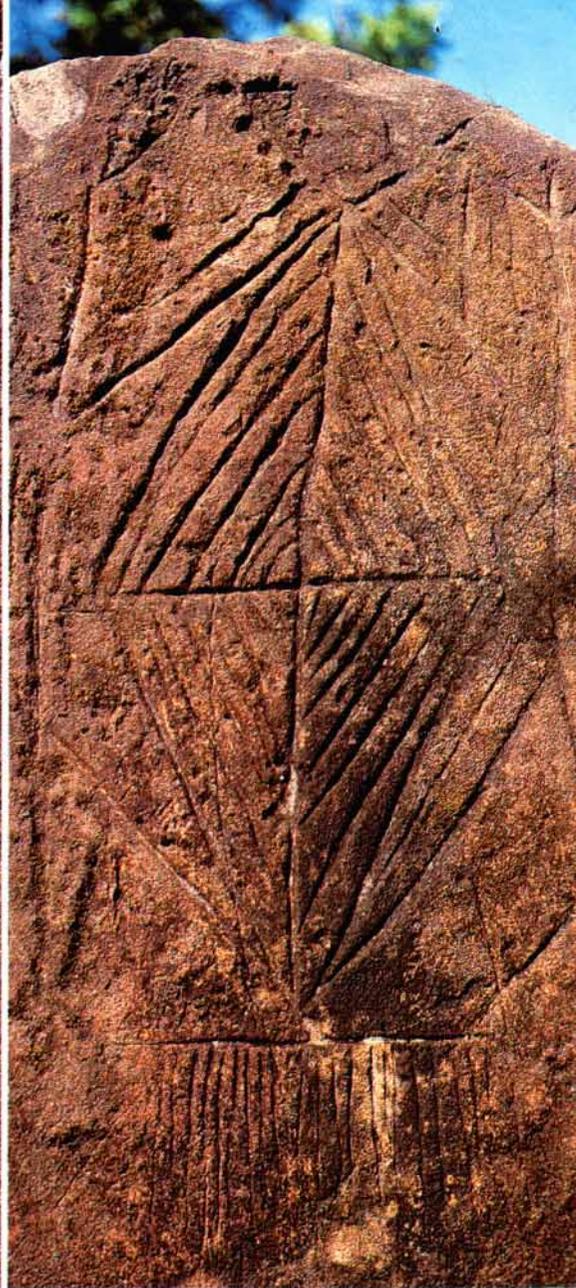
Pierre et Françoise Grenand (1985) ont étudié les migrations amérindiennes qui ont traversé la Guyane française. Ils reconnaissent ainsi quatre groupes linguistiques : les Paléo-Indiens, les Arawak, les Karib et les Tupi.

Les premiers occupants de la Guyane française, appelés Paléo-Indiens, sont encore mal connus. Il semblerait que les Arawak, groupe de chasseurs-cueilleurs semi-sédentaires et prati-



8. Polissoirs sur un rocher. Anse de Montravel. Ile de Cayenne. (Photo D.R.T.).

Différents types de polissoirs : A. Plan. B. Section transversale. C. Section longitudinale.



Les roches gravées du Mahury, principalement le groupe de la crique Pavé, sont l'objet de dégradations fréquentes (martelages, graffitis, regravure des dessins...). Ces agressions produisent à terme des dégâts irréparables et entraîneront malheureusement la mise en place de dispositifs destinés à limiter l'accès de ces monuments.

9	10
---	----

Roche gravée découverte en 1903, crique Pavé.

9 La figure de gauche serait un sorcier ou un danseur (hauteur : 125 cm).

14. La figure de droite représente un batracien (hauteur : 99 cm). (Photos D.R.T.).

quant à l'agriculture, aient pénétré en Guyane par l'ouest, descendant de l'Amazonie centrale vers l'embouchure de l'Orénoque, et ils se sont joints, peut-être sur le plateau des Guyanes, à un autre groupe arrivant par l'est. A partir du littoral, ils se seraient propagés vers les Antilles.

L'arrivée des Karib provoqua des conflits pour l'occupation d'un territoire devenu trop restreint. Le principal groupe karib, les Galibi, partit du bas Amazone, aux environs de 900 après J.C. pour retrouver au Guyana une autre vague arrivant du Rio Negro et du bas Orénoque, avant de se diffuser sur les Antilles. Les Wayana auraient une origine mythique dans le bassin du haut Paru. De là, ils auraient migré vers le nord, vers 1000 après J.-C., et se seraient installés sur le haut Maroni au début du XX^e siècle.

Les Tupi, représentés par les Emerillons, seraient partis de l'est du rio Tocantin, près de l'île de Marajo, vers le sud de la Guyane, au XV^e siècle.

Les Tirio, dernière migration karib, auraient migré au XVI^e siècle, à partir du bas Amazone vers le sud-est de la Guyane française, le sud et l'ouest du Surinam.

L'arrivée des Européens en Guyane modifie progressivement la carte ethnique de cette région. On assiste alors à une déstructuration des populations amérindiennes : baisse démographique due aux maladies importées, choc moral suscité par la christianisation et dépendance aux nouvelles technologies. Pierre et Françoise Grenand (1985) estiment également que « vers 1730, pratiquement tous les Amérindiens avaient eu à subir plus ou moins directement et plus ou moins intensément les conséquences d'une situation politique (issue de la colonisation européenne) qu'ils ne dominaient plus et ne dominaient plus jamais ».

Depuis le début de notre siècle, la répartition des groupes amérindiens de Guyane n'a pratiquement pas changé : six ethnies appartenant à trois groupes linguistiques peuplent le territoire. Les Galibi occupent le littoral de Cayenne à Saint-Laurent. Les Arawak se concentrent dans quatre communautés de la côte. Les Palikur vivent autour de Saint-Georges et de Régina. La région en amont de Maripasoula est habitée par les Wayana. Les villages wayâpi sont implantés dans le moyen et le haut Oyapock. Enfin, les Emerillons sont installés aux alentours de Maripasoula et de Camopi. La population amérindienne de Guyane française représente actuellement près de 4000 personnes.

Voyant leur culture et leurs traditions menacées, les Galibi de Guyane française ont réagi en créant en 1981 l'Association des Amérindiens de Guyane française (EPWWAG) pour faire respecter les droits ancestraux des communautés amérindiennes.

2. Les premières confirmations de l'archéologie

Bien que plus de 100 sites archéologiques soient connus, 21 seulement ont donné lieu à des publications de résultats. Il reste donc un travail de terrain important à effectuer.

Néanmoins, la carte archéologique de Guyane française commence à se préciser. L'Oyapock, l'Approuague et le Maroni paraissent avoir été les trois principaux axes de communication fluviale. Sur le littoral, grâce à leurs positions privilégiées, la baie d'Oyapock et l'île de Cayenne ont été des zones de développement important, mais il est probable que d'autres régions encore mal connues ont été aussi fortement peuplées.

La division entre le littoral et l'intérieur, que Pierre et Françoise Grenand, Jean Hurault ainsi que Jean-François Turenne ont déterminée, apparaît assez nettement dans certains vestiges.

Par exemple, parmi les polissoirs, on trouve des groupements de cupules simples et cupules à protubérances sur les bords de mer, tandis que les « coques de bateau » sont présentes seulement sur les rivières de l'intérieur. Mais les « fuseaux », les « amandes » et les mixtes sont repérés dans tout le territoire. Certains polissoirs pouvaient servir au façonnage de types particuliers d'outils adaptés à la vie du littoral ou de la forêt, mais l'outillage lithique n'est pas encore assez connu pour que l'on y retrouve cette division.

Cette frontière entre deux zones s'applique également aux roches gravées : Pascaud, Crique Pavée et Kaw présentent des motifs figuratifs proches des pétroglyphes de l'aire amazonienne, tandis que les dessins rectilignes des roches gravées de l'intérieur sont d'un style rappelant celui du bassin de l'Orénoque. Dans la céramique, on peut voir un ensemble Koriabo assez important



dans l'intérieur, s'étendant aussi vers le littoral, probablement directement venu par l'ouest depuis le Surinam. Le style Aristé, originaire de l'Amapa, semble plutôt s'arrêter au nord vers l'île de Cayenne.

Malgré l'absence, pour le moment, de chronologie absolue, trois datations au carbone 14* ont été obtenues pour la Guyane française. En 1973, des débris de vannerie récoltés dans la vase du site de Pointe Gravier par Jean-François Turenne ont été datés de 1000 ans avant J.-C., cette datation confirmant celle des couches de sédimentation du site. L'analyse du manche entier de la hache de Saut Mapaou a indiqué la date de 1480-1600 de notre ère (CNRAS* 1985) et deux échantillons de charbon de bois du site de Trou Reliquaire ont été datés de 1360-1480 ap. J.-C. (DGD*, 1986), ce qui correspond à l'époque du développement de la phase Aristé.

Il semble que la poursuite des recherches en archéologie amérindienne demande des fouilles et des études complètes de sites, avec des datations absolues. Les rapprochements faits avec les travaux des pays voisins nous permettent une vision plus globale des mouvements amérindiens anciens à travers la forêt d'Amazonie.

Stéphen Rostain.

Données chronologiques pour l'archéologie amérindienne en Guyane.

	Migrations en Guyane	Phases culturelles	Datations au C ¹⁴
1680	Arrivée des Européens Tirio Emerillon Galibi	Phase Aristé (Arawak) Phase Koriabo (Karib)	Hache emmanchée de Saut Mapaou (Approuague) 1480-1600
1500			Charbon de bois de Trou Reliquaire (Baie d'Oyapock) 1360-1480
1400			
1200			
900			
J.-C. - 0	Arawak		
1000			Débris de vannerie de Pointe Gravier (Cayenne)

11
12

11. Assemblages de pierres du Massif du Mitakara (haut Litani). Les dalles de pierre disposées à même le sol dessinent des formes humaines de 2,50 m de haut..

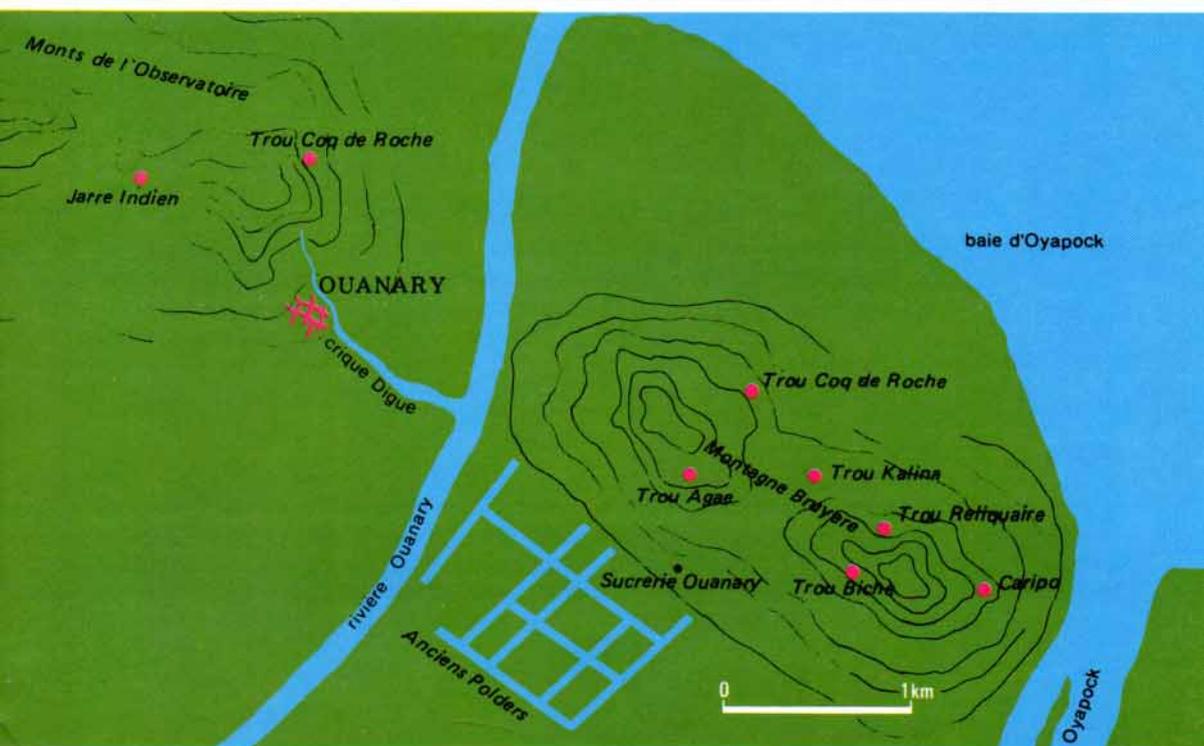
12. Assemblages de pierres du Massif du Mitakara représentant un lézard d'environ 1,50 m de long. (Photo J.J. de Granville).



Etablie d'après la travaux d'E. Abonnenc, de l'AGAE, d'A. Cornette et de S. Rostain.

**CARTE ARCHEOLOGIQUE
DES SITES ETUDIÉS
EN GUYANE FRANÇAISE**

- LEGENDE**
- Site amérindien
 - Site colonial
 - * Roche gravée



en haut :
 CARTE ARCHEOLOGIQUE
 DES SITES ETUDIES
 DANS L'ILE DE CAYENNE

en bas :
 CARTE ARCHEOLOGIQUE
 DES SITES ETUDIES
 DANS LA BAIE D'OYAPOCK

L'ARCHEOLOGIE HISTORIQUE

1. Présentation

L'archéologie historique, qu'il serait plus exact en Guyane de dénommer *archéologie des temps modernes*, est une discipline relativement nouvelle. Il est vrai que l'on a longtemps cru que seuls les vestiges très anciens relevaient de l'archéologie et que les périodes postérieures au XVI^e siècle ne pouvaient intéresser que l'historien. Le grand chantier du Louvre (1984), qui a permis de retrouver des traces inédites et passionnantes de la vie quotidienne des Parisiens jusqu'au début du XIX^e siècle, constitue une éloquente démonstration de la validité de l'archéologie historique. Il consacre assurément la maturité d'une science qui désormais ne se cantonne plus dans l'étude de la seule Antiquité mais dans le projet plus vaste de révéler les cultures matérielles, sans limites spatiales ni temporelles.

En Amérique, cette discipline accuse une avance très nette par rapport à la vieille Europe. Il y a en effet plus de vingt ans que l'on y pratique l'archéologie historique. Au Canada (la forteresse de Louisbourg, la place Royale de Québec...) et aux Etats-Unis (la ville de Williamsburg), l'archéologie compte à son actif des résultats spectaculaires qui attirent chaque année des millions de visiteurs. Il est vrai que très tôt les Américains du Nord ont considéré que leur passé matériel colonial constituait au moins autant leurs racines que les cultures grecque ou romaine.

En Guyane l'archéologie historique existe depuis le début des années 80. Déjà, plus de cinquante sites ont été reconnus et une vingtaine ont fait l'objet d'un travail archéologique : ramassage de surface, sondages et fouilles.

Quel est l'intérêt de l'archéologie historique en Guyane ?

La contribution la plus immédiate de cette science est qu'elle apparaît comme un moyen privilégié de nous informer sur une culture matérielle qui, bien qu'assez récente, a disparu de notre paysage. L'extrême pauvreté de l'iconographie et de la cartographie nous restitue une image très floue de ce passé. Aucun vestige architectural d'avant le milieu du XIX^e siècle ne s'est conservé dans son intégralité, les objets de cette période ne peuvent plus être retrouvés autrement que par la fouille. Les documents écrits, quant à eux, ne nous fournissent souvent que des renseignements fragmentaires et tendancieux, singulièrement sur l'importante question de l'esclavage. Dans un tel contexte, *l'interrogation du sol* se présente comme la solution privilégiée, voire unique, de répondre à tant de questions sans réponses.

2. Les conditions de la recherche.

La forêt, nous l'avons vu dans le chapitre introductif, constitue un obstacle redoutable au travail archéologique. Mais cette forêt difficile d'accès assure un rôle protecteur en décourageant de façon passive le vandalisme. En outre, l'héritage historique de la Guyane représente un atout particulier pour l'archéologue. La succession d'épisodes économiques sans continuité (la poldérisation, le sucre, l'or, le bagne...) aura pour conséquence l'abandon total des établissements après une phase

13

14

13. Plat (L : 43cm) décoré en son centre d'un panier fleuri. Style rouennais, milieu XVIII^e s. Habitation Poulain. (Photo P. Buirette).

14. Assiettes en faïence de Delft, décor oriental 1^{ère} moitié du XVIII^e s. Habitation Poulain à Rémire. (Photo P. Buirette).



active souvent très courte. On retrouve alors des vestiges, certes assez dégradés par la végétation, mais exempts de tout remaniement après leur abandon. Des ensembles industriels remontant à la grande période du sucre (première moitié du XIX^e siècle) conservent en place d'antiques machines à vapeur. Des dragues aurifères ou des distilleries de bois de rose se rencontrent encore dans la forêt dans un état si passable qu'elle semblent n'avoir arrêté que depuis peu de temps leur activité.

Mais les archives, toutes fragmentaires qu'elles soient, constituent une ressource essentielle pour l'archéologie historique. Elles sont souvent indispensables pour restituer la chronologie de ces sites, et la datation de leur contenu devient alors relativement aisée. Dans l'ancien Canada français, on a pu dater grâce à cette méthode des productions mal connues de l'Ancien Monde comme des faïences communes ou des poteries vernissées à la morphologie peu évolutive.

Les vestiges matériels à travers l'histoire

1. Les premières traces

La période historique correspond à l'apparition des premières sources écrites. En Guyane elle commence avec l'arrivée des premiers Européens aux alentours des années 1500. Mais pendant tout le XVI^e siècle, il ne sera question que de relations commerciales épisodiques avec les populations amérindiennes assez nombreuses sur la côte.

Les marchandises échangées avec les Amérindiens, comme les perles et les outils de métal, constituent les seuls vestiges que l'archéologue a quelque chance de retrouver (par exemple dans les sites funéraires du bas Oyapock).

2. La colonisation

La colonisation proprement dite n'interviendra qu'au cours du XVII^e siècle. A ce moment-là, des *expéditions* anglaises, françaises et hollandaises de mieux en mieux structurées vont se succéder aux embouchures des grands fleuves. Ceux qui sont placés au vent, Oyapock, Approuague, Oyac et Rivière de Cayenne seront les plus fréquentés. Kourou et Sinnamary, situés sous le vent, resteront pendant longtemps très peu développés et les terres de l'ouest se constitueront en une sorte de *no man's land* avec le Surinam. L'intérieur, quant à lui, restera largement épargné et ce jusqu'à nos jours.

3. Les fortifications

La fondation de postes militaires permanents sera à l'origine des futures agglomérations modernes comme Sinnamary (1624) et Cayenne (vers 1630). Il n'a pas encore été possible de mettre en évidence les vestiges de ces premiers établissements, mais à Cayenne on constate que le Fort Cépérou a conservé son plan de 1643. Un sondage, réalisé en 1984, n'a donné aucun résultat probant mais il est probable qu'une fouille complète révélerait des structures remontant à l'origine de cet établissement. Jusqu'au dernier quart du XVII^e siècle, la place fortifiée qui jouait aussi le rôle de poste de traite et de centre religieux constituera le premier noyau colonial d'où essaimeront les *habitations*. Très rapidement les véritables lieux de vie se trouveront sur ces exploitations agricoles et non dans les bourgs réduits à leur plus simple expression.

Les premières fondations étaient très modestes. Elles consistaient en un ensemble de quelques constructions en bois rond servant d'abris et de magasins plus que de logements, entouré d'une palissade. Ces établissements offraient l'aspect, à quelques détails près, des fortins canadiens ou

15. *Forme à sucre et pots à mélasse. Production d'un atelier local, fin XVII^es. (Photo P. Buirette).*



américains popularisés par les *westerns*. Hormis, peut être, quelques éléments de mobilier comme des poteries ou des armes, il est à craindre qu'il ne soit plus possible de retrouver des traces consistantes de ces temps héroïques. Le Fort Saint-Louis, localisé à hauteur de l'embouchure de l'Oyapock, présente des levées de terre qui évoquent bien la distribution de ces fortifications primitives (il est mentionné depuis le XVII^e siècle, mais les vestiges actuels sont sans doute plus tardifs : de 1730 au XIX^e siècle).

A partir de 1676, date de l'annexion de la Guyane par les Français, on assiste à une très lente amélioration de la situation matérielle de cette jeune colonie. Les nouvelles fortifications de Cayenne, tracées par Vauban en 1689, auraient pu être le symbole éclatant de la puissance de Louis XIV sur ces terres *équinoxiales*. Mais la faible population de l'époque — moins de mille esclaves et à peine une centaine de colons libres — n'avait permis d'élever qu'un médiocre système de remparts en terre fraisés (c'est à dire hérissés de pieux sur leurs pentes), et couronnés d'une haie de citronniers .

Ces fortifications qui se déployaient sur près de 2 kilomètres ont à présent disparu. On en retrouve quelques traces sur le front de mer et dans le dessin des rues déployées en toile d'araignée autour de la colline du Cépéro. La Place de Grenoble occupe l'emplacement de l'ancienne Place d'Armes; celle des Palmistes a été formée par l'arasement des glacis et le comblement des fossés qui entouraient les bastions Royal et Saint-Michel.

Aujourd'hui, seuls deux dispositifs de fortifications subsistent encore. Il sont de construction relativement récente (c.1848) : le fort Diamant et le fort Trio. Mais ils occupent des sites dont l'utilisation est plus ancienne (XVIII^e siècle) et recèlent peut-être des vestiges intéressants.

4. Cayenne, seul ensemble urbain

L'enceinte fortifiée de Cayenne délimitait un espace constructible de moins de dix hectares où s'entassaient en 1677 une cinquantaine de cases en torchis recouvertes de palmes; en 1723 il y en aura tout juste le double. Vers le milieu du XVIII^e siècle, un faubourg se constituera en dehors de cette enceinte étriquée, noyau de la *nouvelle ville* au plan en damier développé vers 1820 par Laussat. Cayenne constitue le seul ensemble urbain de toute la Guyane ancienne (encore que les bourgs de Rémire, de Macouria ou de Roura, avec leur église, leur cimetière et quelques cases, le petit poste de Sinnamary ou celui de Saint-Louis peuvent être assimilés à des embryons urbains).

La Guyane, entièrement vouée à l'agriculture, tourne le dos à la ville. La faiblesse de l'héritage urbain se retrouve pour cette raison dans toutes les anciennes colonies tropicales françaises.

L'archéologie devrait nous en apprendre beaucoup au sujet de ces architectures depuis longtemps disparues de notre paysage comme de nos mémoires. Le bourg primitif de Rémire, à présent enfoui sous les terrains d'une distillerie, possédait une église de construction assez élaborée, mais c'est Cayenne qui représente le potentiel archéologique et culturel majeur de la Guyane. Malheureusement, cette ville voit disparaître tous les jours ce patrimoine, victime des travaux de terrassements profonds qui anéantissent en quelques instants les traces multicolores de son passé. La destruction du *puits des Jésuites*, au moment de la construction du nouveau bâtiment des Archives départementales, est une malheureuse et ironique illustration de cet état de fait regrettable (l'examen des déblais a permis malgré tout de se faire une idée du mobilier utilisé par les Jésuites et les membres de la société coloniale dominante entre la fin du XVII^e et la première moitié du XIX^e siècle).

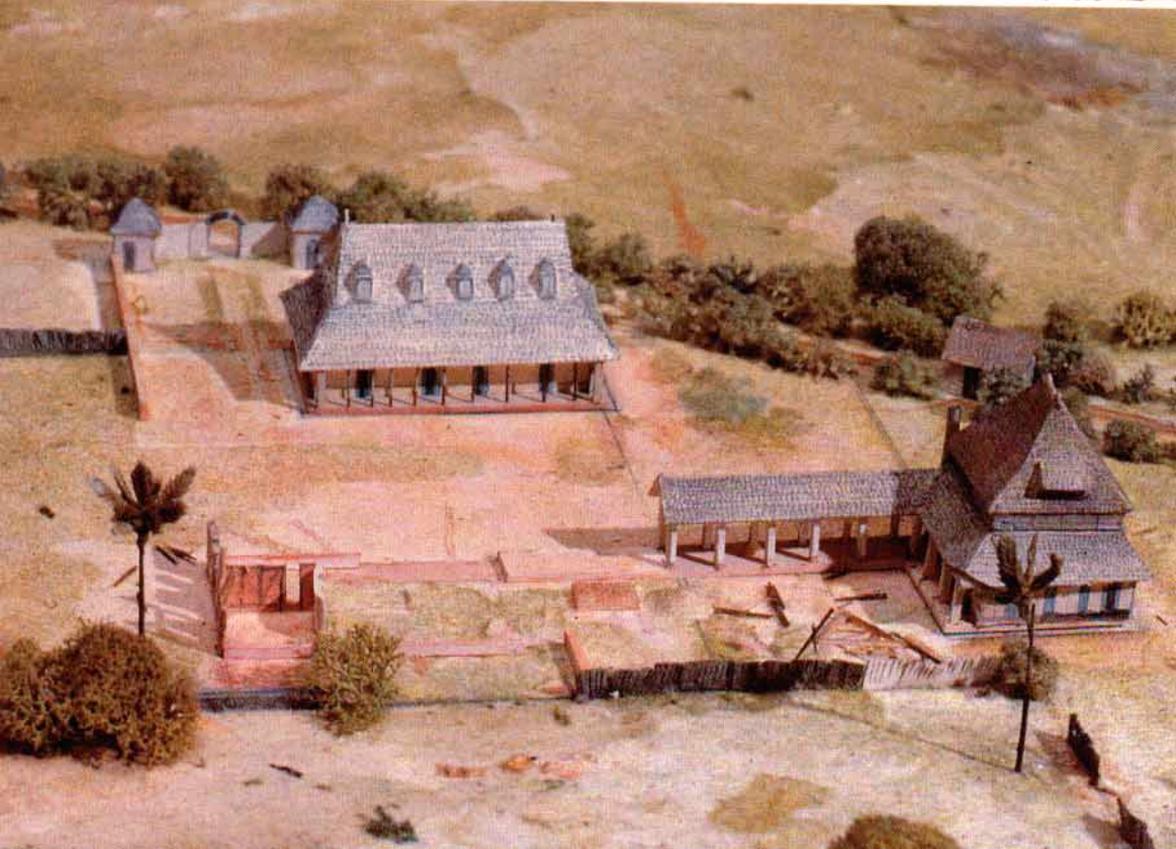
Il reste à souhaiter que s'organise un véritable plan d'intervention archéologique en secteur

16

17

16. *Détail d'un plan-relief reconstituant la ville de Cayenne vers 1789 (réalisation Y. Le Roux), échelle 1/333°. On distingue la Place d'armes et l'église Saint-Sauveur, édifice aujourd'hui disparu. (Photo G. Barbaste).*

17. *Plan-relief de Cayenne (détail). Le nouvel hôpital en construction (futur hôpital Jean Martial). (Photo G. Barbaste).*



urbain. La fouille entreprise au début de 1989 à l'emplacement de l'ancien Hôpital royal est très prometteuse. Elle devrait révéler un ensemble de bâtiments et de mobilier remontant au début du XVIII^e siècle et nous informer sur l'architecture et la vie quotidienne de cette époque. Il reste sans doute encore, enfouis dans le sous-sol de quelques maisons de Cayenne, des vestiges importants concernant l'histoire de cette cité. L'un des parterres de la Place de Grenoble ne recouvrait-il pas la première église Saint-Sauveur et son cimetière où reposent, des gouverneurs aux esclaves, ces quelques centaines de personnes qui sont à l'origine de la Guyane d'aujourd'hui ?

5. L'habitation

A la pauvreté des ensembles urbains répond en quelque sorte, sinon la richesse, du moins la floraison des habitations qui dépassèrent le nombre de deux cents à la fin du XVIII^e siècle. L'exploitation des terres coloniales était soumise au régime de la concession. Le nouveau colon se voyait ainsi attribuer gratuitement un espace à mettre en valeur. *S'habituer* sur la concession, dans l'ancien français, voulait dire s'y installer et la cultiver. Le colon portait alors le titre d'*habitant* et l'ensemble des terres et des bâtiments de la concession s'appelait l'*habitation*. Le mot « plantation », mieux connu du grand public au travers de la littérature anglo-saxonne, est un synonyme d'habitation. La dimension de ces exploitations a été très variable : depuis le petit défriché de caractère familial et uniquement vivrier avec un ou deux, voire aucun esclave, jusqu'aux grands domaines fonciers, généralement consacrés au sucre, qui pouvaient regrouper plusieurs centaines d'esclaves. Mais la taille moyenne de ces habitations était fort médiocre, à l'image d'une économie presque toujours vivotante.

Aspects matériels de l'habitation en Guyane.

Il est difficile de saisir avec exactitude les différents aspects matériels de ces habitations qui ont toutes disparu. Cette absence de pérennité est aussi humaine (à la différence des Antilles où des familles coloniales ont des racines de plusieurs siècles).

Des terrassements, des fragments de fondation, voilà tout ce qui, dans le meilleur des cas, subsiste aujourd'hui. La première moitié du XIX^e siècle, si elle nous a légué comme à Vidal d'impressionnantes machines à vapeur ou un moulin à mules en pierre de taille (c.1817) qui font figure de providentielle exception, est presque aussi pauvre en témoignages architecturaux. L'absence de cyclones et de tremblements de terre n'incitait pas à construire solidement et les matériaux utilisés pour construire les bâtiments, tels que torchis et bois, sont périssables et n'offrent aucune résistance aux siècles, aux intempéries et à la négligence. Mais la cause principale de cette précarité tient à la faiblesse économique des colons. Ajoutons les ravages occasionnés par les maladies endémiques comme le paludisme qui épuisaient rapidement la santé et l'énergie de ces derniers.

Portrait d'une habitation.

Les textes nous informent que pendant le XVII^e siècle et les périodes suivantes, on eut recours fréquemment aux Amérindiens pour réaliser les constructions. On peut imaginer que le *carbet*

18	19
20	21

18. Ecuelle (diam. 19 cm) à décor tournoyant obtenu au moyen d'engobes de différentes couleurs. Vallauris XVIII^e s. Habitation Poulain. (Photo P. Buirette).

20. Goulot d'une cruche en grès salin. Allemagne, fin XVII^e s. Le masque qui orne cet objet représente le visage caricaturé du cardinal Bellarmine, célèbre par ses prédications contre les réformés. Habitation Poulain. (Photo P. Buirette).

19. Assiette décorée de fleurs et d'insectes stylisés. Angleterre, milieu XVIII^e s. Habitation Poulain. (Photo P. Buirette).

21. Petit pichet à vin orné sur la panse des initiales G.R. en hommage au roi George II d'Angleterre. Allemagne, milieu XVIII^e s. Hab. Poulain. (Photo P. Buirette).



couvert de palmes et aux murs clissés était la construction coloniale la plus courante dans les premiers temps. Postérieurement, un type de maison à pans de bois s'imposera : il est l'ancêtre de l'architecture créole traditionnelle.

A l'heure actuelle, seule une habitation a fait l'objet d'une étude quasi-exhaustive : l'habitation Poulain à Rémire. Elle appartient à un type déjà évolué, typique du XVIII^e siècle. Les investigations archéologiques ont révélé l'existence de trois terrasses soutenues par de gros murs en maçonnerie de pierres sèches. Sur ces aménagements, on a pu identifier un puits et l'emplacement de la maison de maître, longue case en torchis, dallée de carreaux de terre cuite et entourée de tous côtés par une galerie volante (longueur hors tout : 20,5 m ; largeur : 8,5 m). Elle était recouverte de bardeaux de bois. L'emplacement d'une cuisine et d'une autre maison, de dimensions plus modeste (15 m de long), ont été également retrouvés. Les documents d'archives nous informent que la « petite » culture coloniale, roucou, indigo et plus tard coton constituaient les principales productions de l'habitation Poulain.

Mais, ce qui constitue la principale richesse archéologique de ce site, c'est l'abondance de son *mobilier*, principalement constitué de céramique. Il couvre une période chronologique étendue : depuis la deuxième moitié du XVII^e siècle, jusqu'à l'abandon définitif de cette habitation vers 1795. Il témoigne, par l'extrême diversité des centres de productions identifiés (Chine, Angleterre, Gênes, Delft, Cologne, Marseille, Rouen, etc.) de la complexité des relations commerciales pendant l'Ancien Régime, mais aussi de la vie dispendieuse de certains colons. Des pipes d'esclaves, retrouvées en assez grand nombre sur cette habitation comme sur d'autres sites de la même période, représentent les seuls vestiges qui peuvent être rattachés à l'esclave en tant que personne.

6. Les grandes habitations

Le sucre n'a pas connu sous l'Ancien Régime en Guyane la fortune qui fut la sienne dans les îles. Seule une poignée de grandes habitations comme celle des Jésuites en ont produit et à une échelle modeste. La découverte récente de l'habitation sucrière Loyola, appartenant à cette communauté religieuse, la mise à jour d'une sucrerie sur la Crique Marguerite (c.1725), d'un atelier de poteries à sucre près de Cabassou (c.1690) commencent à fournir des éléments tangibles sur la réalité matérielle de ces exploitations, réputées à juste titre vivotantes.

Mais la grande période du sucre se situe beaucoup plus tard, dans les années 1820-1830 où il y aura plus de quarante habitations sucrières. L'habitation Vidal, évoquée plus haut, a été sans doute la sucrerie la plus importante de l'époque : elle comptait 300 esclaves, quarante bâtiments, trois moulins à cannes... Le plus ancien de ces moulins était actionné par des mules, les deux autres étaient mûs par la vapeur. La mieux conservée de ces machines est aussi la première jamais introduite en Guyane (1822). Un important chantier archéologique commencé en 1984 a permis d'étudier dans le détail ce site important et sert aujourd'hui de base à une opération de restauration et d'aménagement. Le moulin à vent de Rémire (seul spécimen connu en Guyane) a fait l'objet d'une étude archéologique, mais le moulin hydraulique de la Montagne des Pères, les habitations de La Levée, Sautero, Tigamy, Ouanary, La Garonne, etc. sont autant de vestiges importants à étudier et à protéger.

7. La période contemporaine

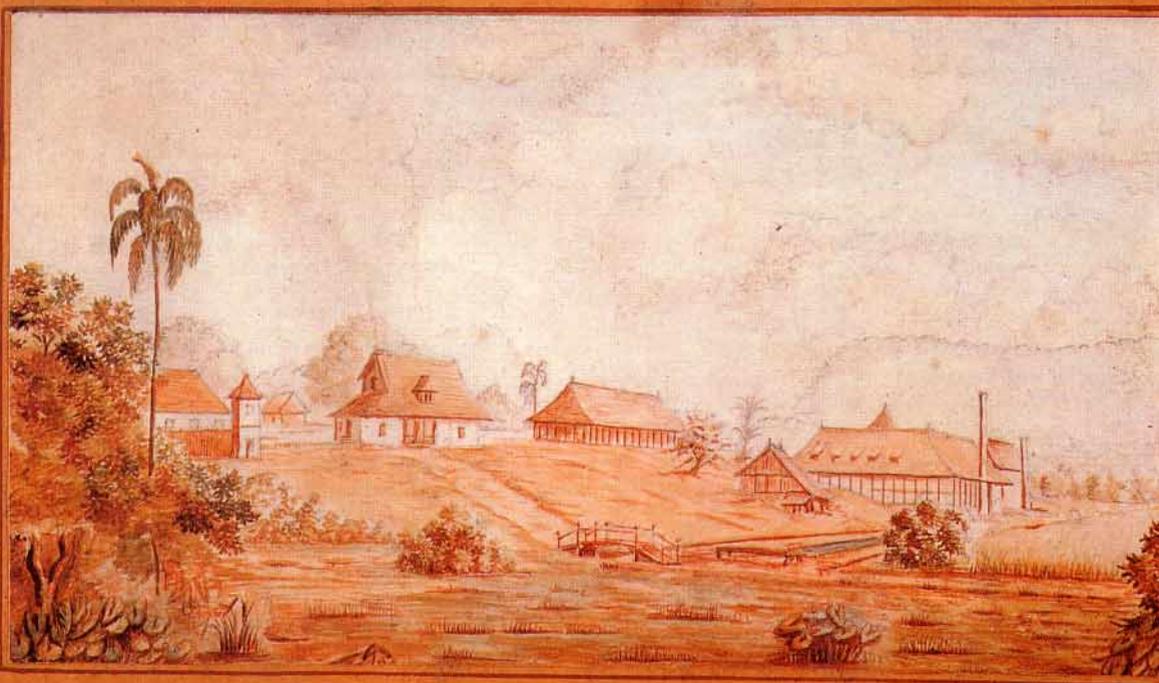
L'abolition de l'esclavage en 1848 allait sonner le glas des habitations qui vivaient sur le travail

25

26

22. Aquarelle représentant la sucrerie de Vidal dans les années 1820. Collection privée.

23. Site de la sucrerie de Vidal en cours de dégagement. (Photo SAGA).



*Vue de la plantation Mandélic,
à la Guyane française.*



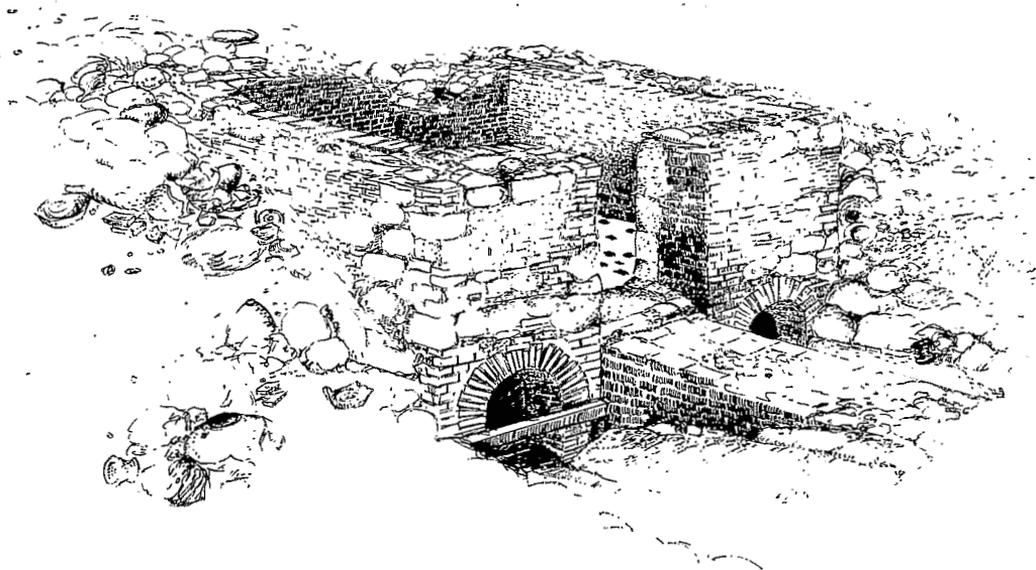
servile. Le bagne et l'or seront désormais, jusqu'en plein XX^e siècle, les grandes activités du pays. L'étude matérielle des anciens placers, des dragues impressionnantes qui encombrant encore certains cours d'eau, reste à faire; elle est d'autant plus importante qu'une partie non négligeable de la société créole actuelle a vécu sur les sites aurifères les premiers pas de son insertion en Guyane.

L'architecture créole traditionnelle (milieu du XIX^e- milieu du XX^e siècle) est d'une remarquable qualité. Malheureusement ses plus beaux témoignages ont déjà presque tous disparu, et ce qui reste risque de subir un sort analogue si les mesures de protection qui s'élaborent actuellement ne sont pas suivies d'effet. Par son originalité, elle constitue pourtant un acquis culturel aussi important à revendiquer que la langue par exemple. L'archéologie permettra certainement de retracer un jour sa genèse et son évolution.

Le bagne, même s'il est encore considéré et à juste titre comme une « tache » dans le passé de la Guyane, fait partie aussi du patrimoine de ce pays. L'empreinte matérielle de son passage est encore partout présente. Il a fait depuis peu l'objet de programmes de réhabilitation architecturale à l'Île Royale ou au camp de la transportation à Saint-Laurent. Mais des sites plus discrets (à l'Îlet La Mère, à la Montagne d'Argent, à la Crique Anguille etc.) conservent encore, enfouis sous la végétation, des ruines impressionnantes. Il n'est pas douteux que l'archéologue s'intéressera tôt ou tard à ces vestiges, de même que l'on commence, dans un autre domaine, à étudier des mesures de protection pour les anciennes rumeries (apparues pour la plupart entre les deux guerres) et qui ont presque toutes cessé leurs activités.

La création d'un musée consacré à l'ethnographie et à l'archéologie guyanaises devrait permettre de présenter tous les aspects les plus significatifs de ces cultures matérielles qui se sont succédées et mêlées en si grand nombre sur ce territoire.

Yannick Le Roux.



Vue générale du tour de la poterie Bergrave après dégagement. Vestige remontant à la fin du XVII^e siècle. (Dessin Y. Le Roux).

24. Vue d'ensemble de la machine à vapeur n° 1 installée à Vidal en 1821. Au premier plan, les rouleaux de broyage des cannes. (Photo D.R.T.).



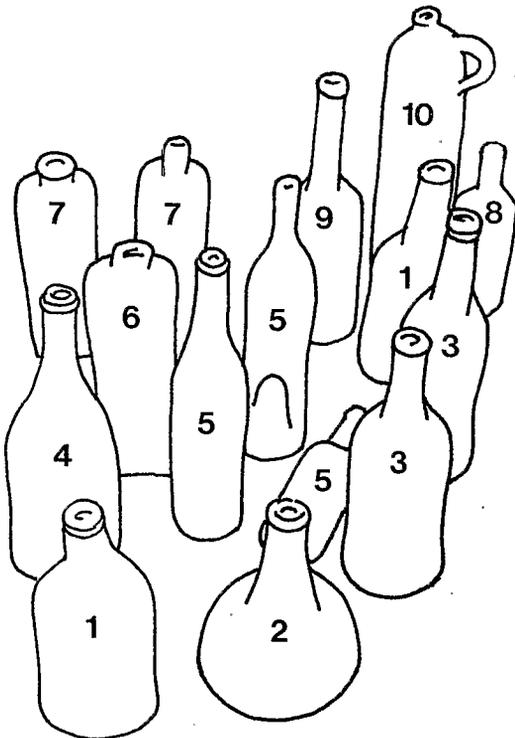
AVERTISSEMENT

On retrouve quantité de bouteilles sur les anciens sites d'orpillage, les vestiges du bagne, les habitations.

Ces objets appartiennent aux propriétaires des terrains où ils se trouvent. Ils relèvent de la réglementation générale concernant les vestiges archéologiques.

Laissez le passé en place !

Si cependant vous possédiez déjà quelques bouteilles, sachez les identifier avec la photo 25, p. 31 (photo SAGA).



1. Bouteille de vin.
Angleterre. Fin XVIII^e.
2. Bouteille « oignon ».
Hollande. 1^{er} quart XVIII^e.
3. Bouteille de vin.
Angleterre. Fin XVII^e.
4. Bouteille de champagne.
France. Début XIX^e.
5. Bouteilles « bordelaises ».
France. 1^{ère} moitié XIX^e.
6. Bouteille carrée ou « coffre ».
Hollande. 2^e moitié XVIII^e.
7. Bouteille de gin.
Hollande. XIX^e.
8. Flacon en verre blanc.
France. Fin XIX^e.
9. Bouteille anglaise, « jambe de femme ».
1^{ère} moitié XVIII^e.
10. Bouteille de gin en grès.
Hollande. XIX^e.



GLOSSAIRE

- Abattis** : procédé agricole traditionnel en usage chez les Amérindiens et repris à l'époque coloniale. Il consiste en un déboisement partiel d'un terrain, suivi du brûlis des arbres abattus, avant de procéder à la mise en culture.
- Carbet** : construction amérindienne.
- Datation au Carbone 14 (C¹⁴)** : méthode de datation « absolue », puisqu'elle permet d'assigner une date à l'objet analysé. Elle est fondée sur la mesure de la quantité résiduelle de carbone 14 contenue dans un matériau organique tel que bois, os, etc.
- CNRAS** : Centre national de Recherches d'Archéologie subaquatique à Annecy.
- DGD** : Département de Géologie dynamique de l'Université Pierre et Marie Curie, Paris.
- Stratigraphie** : Les phases d'occupation et d'abandon d'un site forment des couches qui se superposent, constituant autant d'unités chronologiques. Il devient alors possible de dater un vestige selon sa position dans une couche stratigraphique. La datation obtenue est qualifiée de « relative ».

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ABONNENC E., *Inventaire et distribution des sites archéologiques de Guyane Française*. Journal de la Société des Américanistes (Paris), t. XLI, 1952, p. 43-63.
- Architecture d'outremer*. Revue des Monuments historiques (Paris), octobre-novembre 1981.
- BUISSERET D., *Histoire de l'architecture dans la Caraïbe*. Paris : Ed. Caribéennes, 1984.
- CORNETTE A., *La Céramique amérindienne de l'intérieur de la Guyane*. Equinoxe, revue de sciences humaines du CEGER (Cayenne), n° 23, 1987, p.7-49.
- CORNETTE A., *Etude statistique et comparative des styles céramiques de la Guyane*, XI^e congrès international d'archéologie de la Caraïbe, 1985, Puerto Rico (en cours de publication).
- GRENAND P., *Histoire des Amérindiens*, dans *Atlas de la Guyane*. Bordeaux : CNRS / ORSTOM, 1979. Pl. 17, p.4-5.
- GRENAND P., *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayãpi*. Paris : ORSTOM, 1982.
- GRENAND P. et F., *Les Amérindiens de Guyane française aujourd'hui, éléments de compréhension*. Journal de la Société des Américanistes (Paris), t. LXVI, 1979, p. 361-382.
- HURAUULT J., *Français et Indiens de Guyane : 1604-1972*. Cayenne : Guyane Presse Diffusion, 1989. Rééd. d'un ouvrage paru en 1972 (U.G.E. - 10/18).
- HURAUULT J., FRENAY P., et RAOUX Y., *Pétroglyphes et assemblages de pierres dans le sud-est de la Guyane française*. Journal de la Société des Américanistes (Paris), t. LII, 1979, p.157-166.
- JOLIVET M.-J., *La Question créole : essai de sociologie sur la Guyane française*. Paris : ORSTOM, 1982.
- LE ROUX Y., *L'Habitation Poulain à Rémire*. Mémoire de maîtrise. E.H.E.S.S., 1986 (inédit).
- La Question amérindienne en Guyane française*. Ethnies (revue de Survival International), n° 1-2, 1985.
- REICHLIN H. et P., *Contribution à l'archéologie de la Guyane française*. Journal de la Société des Américanistes (Paris), t. XXXV, 1946, p.1-24.
- ROSTAIN S., *Roches gravées et assemblages de pierres en Guyane française*. Equinoxe, revue de sciences humaines du CEGER (Cayenne), n° 24, 1987, p. 35-69.
- ROSTAIN S. et WACK Y., *Haches et herminettes de Guyane française*. Journal de la Société des Américanistes (Paris), t. LXXIII, 1987, p.107-138.
- TURENNE J.-F., *Archéologie*, dans *Atlas de la Guyane*. Bordeaux : CNRS / ORSTOM, 1979. Pl. 17, p.1-4.



étudiant en Archéologie
colombienne à l'Univer-
sité de Paris I, **Stéphen
Stain** prépare actuelle-
ment un doctorat dans cette
spécialité.

Passionné de dessin et in-
téressé par les problèmes
de communication, ce jeune
chercheur a orienté son tra-
vail vers les techniques de
présentation iconographi-
que du patrimoine archéo-
logique.

Déjà publié des articles,
sur ce sujet que sur les
travaux archéologiques
auxquels son séjour en
Guyane, en 1986, l'a ame-
né à prendre part...

Yannick le Roux, né à
Nouméa en 1952, vit en
Guyane où il exerce en
qualité de professeur d'arts
plastiques. Il poursuit un
travail de recherche consa-
cré à la culture matérielle
en Guyane sous l'Ancien
Régime et achève des étu-
des doctorales sur ce sujet
à l'Ecole des Hautes Etu-
des en Sciences Sociales à
Paris.

Il a contribué à révéler au
grand public, l'habitation
Poulain, la poterie Bergrave,
le site de Vidal et actuelle-
ment l'hôpital royal de
Cayenne. Récemment, il a
réalisé le plan-relief de cette
ville en 1789.

